

L'inauguration du Lausanne-Cheseaux

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 45

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ;
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Redaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'inauguration du Lausanne-Cheseaux.

Il est peu d'innovations en ce monde qui ne subissent la terrible loi du doute et de la critique ; leur utilité, leur raison d'être ne sont reconnues que lorsqu'elles passent au fait accompli. Alors ce qui paraissait ridicule devient chose sensée, ce qui paraissait irréalisable devient possibilité.

Tel a été jusqu'ici le sort de ce pauvre chemin de fer d'Echallens.

Il a provoqué les rires des indifférents ; il a servi de prétexte à l'opposition systématique ; il a ému jusqu'aux entrailles les propriétaires bordiers.

Les uns ne voyaient en cette entreprise que pure folie ; les autres qu'un entêtement politique ; d'autres enfin, qu'une épouvantable source d'accidents, une hécatombe d'hommes, de chars, d'ânes et de chevaux bousculés, broyés, moulus!...

On criait encore : « Il ne marchera pas, c'est impossible, nous n'en voulons pas ! » lorsque le 4 novembre, un soleil splendide, pour la saison, vint caresser de ses rayons huit charmants wagons, frais émoulus, bien vernis, bien propres, qui se disposaient à partir à la suite d'une petite locomotive aux allures gaillardes, jetant au vent son panache de vapeur et ses coups de sifflets, impatiente comme un cheval qui piétine avant de gagner l'espace.

Il faisait, nous l'avons dit, un superbe jour d'automne. Une foule considérable était réunie sur la place de Chauderon. On y comptait bon nombre de ceux qui jusque-là avait eu des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Il s'arrêtèrent ébahis et crièrent au miracle : Les invités montèrent en wagon ; la locomotive fit entendre un souffle de vie, et le train d'inauguration glissa légèrement aux applaudissements de tous.

Mais les doutes étaient encore tellement enracinés dans le public, que de nombreux assistants suivirent la voie et allèrent jusqu'au *Chasseur* afin de bien s'assurer s'ils n'étaient pas victimes d'une illusion et si le train ne s'arrêterait point en route ; mais comme celui-ci n'attend personne, ils en furent quittes pour une petite promenade, très agréable du reste, par une température aussi clémente.

Tout était gai ; les riches campagnes qui bordent la voie, les prés et les champs souriaient comme en un jour de printemps. Aux fenêtres, sur le seuil des maisons, sur les tertres et les trottoirs, partout des curieux qui saluaient au passage.

Le *Chalet du Chasseur*, et les habitations qui l'avoisinent, pour lesquels ce chemin ouvre une ère nouvelle, s'étaient mis en frais de décoration. Tous les hôtes du hameau étaient là, femmes, enfants, vieillards offrant d'une main accorte leur petite collation.

Quelques instants d'arrêt et le train se remet en marche... Nous découvrons bientôt, à droite, le bel Asile de Cery, qui montre son architecture, à la fois simple et sévère, au-dessus du front jauni d'une forêt de chênes, servant de rideau à son premier étage, comme pour voiler aux regards profanes les afflictions qui viennent y chercher un refuge.

Nous passons ensuite au-dessus des belles villas de Jouxtems, dont le petit clocher émerge du sein des bosquets ; puis bientôt apparaît Romanel, assis aux deux bords de la route au milieu de superbes vergers. — Il n'y a pas moyen de pousser plus loin : la jeunesse du village est en liesse ; les détonations des boîtes se succèdent et saluent notre arrivée ; toute la population est réunie autour de tables chargées de bouteilles. Les maisons sont ornées de guirlandes et l'emplacement de la gare provisoire entouré de hauts sapins où flottent de nombreux drapeaux.

Les verres s'entre-choquent ; de bonnes poignées de main sont données, quelques paroles sympathiques sont échangées, et la vapeur nous entraîne vers Cheseaux, tête de ligne, qui attend avec impatience. Nous avançons des gens à cheval, des chars de paysans et d'élégantes voitures. Les deux chevaux d'une de celles-ci nous suivent côte à côte pendant quelques minutes, attrapant par-ci par-là, et à belles dents, les morceaux de sucre qu'on leur tend par les portières.

Emerveillé à la vue de ces relations agréables entre les bêtes de la route et le chemin de fer, un Lausannois, propriétaire d'une charmante maison aux abords de la voie, se réconcilia avec l'entreprise nouvelle et renonça à vouloir faire assurer sa vie.

Toutes les précautions sont du reste prises pour rassurer les bordiers. La Confédération, veillant attentivement sur leurs jours, durant le parcours de Lausanne à Montétan, fait précéder la locomotive d'un sapeur du train, muni d'un drapeau rouge, pour le jour, et d'un falot à lumière éclatante, pour la nuit.

Pendant que cet avant-coureur crie à tue-tête : « gare ! voici le danger ! » le chauffeur, suant sang

et eau, sonne une cloche au timbre agaçant, semblable en cela aux pestiférés du moyen-âge qui devaient annoncer leur approche au moyen d'une crécelle pour éloigner les passants.

Terminons cette digression : voici *Cheseaux*. Les canons de la commune tonnent; la musique joue et des centaines de visages souriants nous accueillent avec joie. Toute la famille locale est sur pied, endimanchée, affable, prévenante.

Le vin circule avec abondance parmi les groupes, les plateaux chargés de beignets, de gaufres et de pâtisseries vont et viennent, en attendant le banquet pour lequel le couvert est mis sous les arbres du verger. Bientôt les invités y prennent place, la population les entoure d'un cercle affectueux, et au bout de peu d'instant commence la partie oratoire.

Après quelques discours rappelant tout les mécomptes, toutes les fluctuations, toutes les tristesses et les joies de la compagnie Lausanne-Echallens, à son début, les jeunes filles du village, secondées par quelques étudiants en vacances, entonnent un chant patriotique sous la bague magique de M. Emery.

M. Schopfer, profondément touché à l'audition des voix féminines, propose un toast solennel au beau sexe, sans lequel, assure-t-il, nous ne serions pas de ce monde.

— C'est ce qui reste encore à prouver.

Les orateurs s'égaient graduellement; le ton général des discours prend un caractère plus familier et plus intime. M. Peytrequin, ouvrant l'écluse de ses sentiments, s'écrie: « L'inauguration de cette voie étroite exécutée par des hommes aux idées larges, sera le plus beau jour de ma vie.... après celui de mes noces. »

Consolez-vous donc, femmes; la joie que vous apportez au cœur de l'homme lui est encore plus chère que les chemins de fer régionaux.

Mentionnons encore une collecte faite sur la proposition d'un des convives, collecte dont le produit est destiné au premier enfant mâle, pauvre, qui naîtra dans la commune. Et dire encore que les actions de la ligne Lausanne-Echallens n'ont pas de valeur! En voilà cependant une qui restera favorablement cotée à la Bourse de l'humanité et du progrès.

Mais l'heure s'avance; la brume du soir jette un peu de gris sur la scène. C'est le moment de songer au départ. La petite locomotive, alerte et légère, fait un demi-tour, prend vivement sa place en tête et le train s'élançe vers Lausanne au milieu des vivats de ceux qui restent.

Une soirée familière, au Cercle démocratique, a terminé cette charmante fête, qui n'attend, pour se renouveler, que l'achèvement du parcours Cheseaux-Echallens.

L. M.

Le Bataillon 26 au Rassemblement de 1873.

(Fin)

La soirée fut marquée par un épisode assez curieux. Le numéro du *Nouvelliste*, qui venait d'ar-

river au bivouac, contenait dans sa correspondance de fausses allégations à l'adresse du bataillon 26, émanant de la plume d'un officier du commissariat, bien connu de tous. Cette nouvelle, jetée comme une bombe dans le camp, s'y répandit rapidement et excita une indignation générale. Tous demandèrent une prompt vengeance. Un conseil de guerre fut immédiatement institué, et le coupable fut représenté par un maillot en paille, amené à la barre du jury formé de la troupe, faisant un immense cercle autour du grand feu du bivouac. Un sergent de chasseurs de gauche fut nommé président. Il fit à haute voix la lecture de l'article incriminé et demanda au jury s'il estimait que l'auteur fût coupable de mensonge. Un cri formidable s'éleva: « Oui! oui! »

— A quoi doit-il être condamné?

— Assommé! assommé!

Un rondin pris à la ferme voisine servit d'instrument à l'exécuteur. Puis le président demanda à l'assemblée si elle était satisfaite. De toutes parts s'éleva un *non* formidable.

— Que demandez-vous de plus? dit alors le président.

— Qu'il soit brûlé!

C'est ce qui eut lieu aux applaudissements frénétiques de toute la troupe.

— L'honneur était vengé.

.....

Nous voici arrivés au dernier jour; malheureusement la pluie se mit de la partie et nous arrosa d'importance.

Dès le matin le bataillon 26, d'avant-garde, prit position à Monterchu-Wald. La forêt était en grande partie impénétrable par la masse d'arbustes entrelacés, et une retraite dans un lieu pareil aurait été un désastre; mais il fallait tenir, coûte que coûte; c'est ce qui eut lieu. Deux compagnies appuyaient notre droite, ralliant le bataillon 53 dans le Rapens-Wald; deux compagnies en soutien et le 40 en réserve. Le bataillon de carabiniers tenait notre extrême droite un peu en arrière de Klein-Visser, appuyant à la Sarine.

Bientôt apparaît le premier groupe de tirailleurs ennemis, se heurtant contre le bois que nous occupions en silence. Le feu commence de part et d'autre et s'étend sur toute la ligne. Le canon grondait des deux côtés. Nous tenions ferme depuis longtemps, lorsque les guides et les adjudants nous forcèrent à la retraite. Le centre de notre position avait faibli. Le bois allait être cerné, les feux se resserraient; l'on fit donner les réserves pour arrêter la marche progressive de l'ennemi, et notre retraite continua. Un encombrement s'ensuivit, chose inévitable dans une forêt aussi profonde; quelques soldats valaisans nous appuyèrent dans ce mouvement difficile. Nous descendions la vallée en utilisant tous les plis du terrain pour faire feu, puis nous descendîmes dans la vallée de la Sonnaz pour gagner ensuite les hauteurs de l'autre rive, position inexpugnable. De la ferme de Gribélet jusqu'au haut du plateau-hameau